

# FACÉTIES

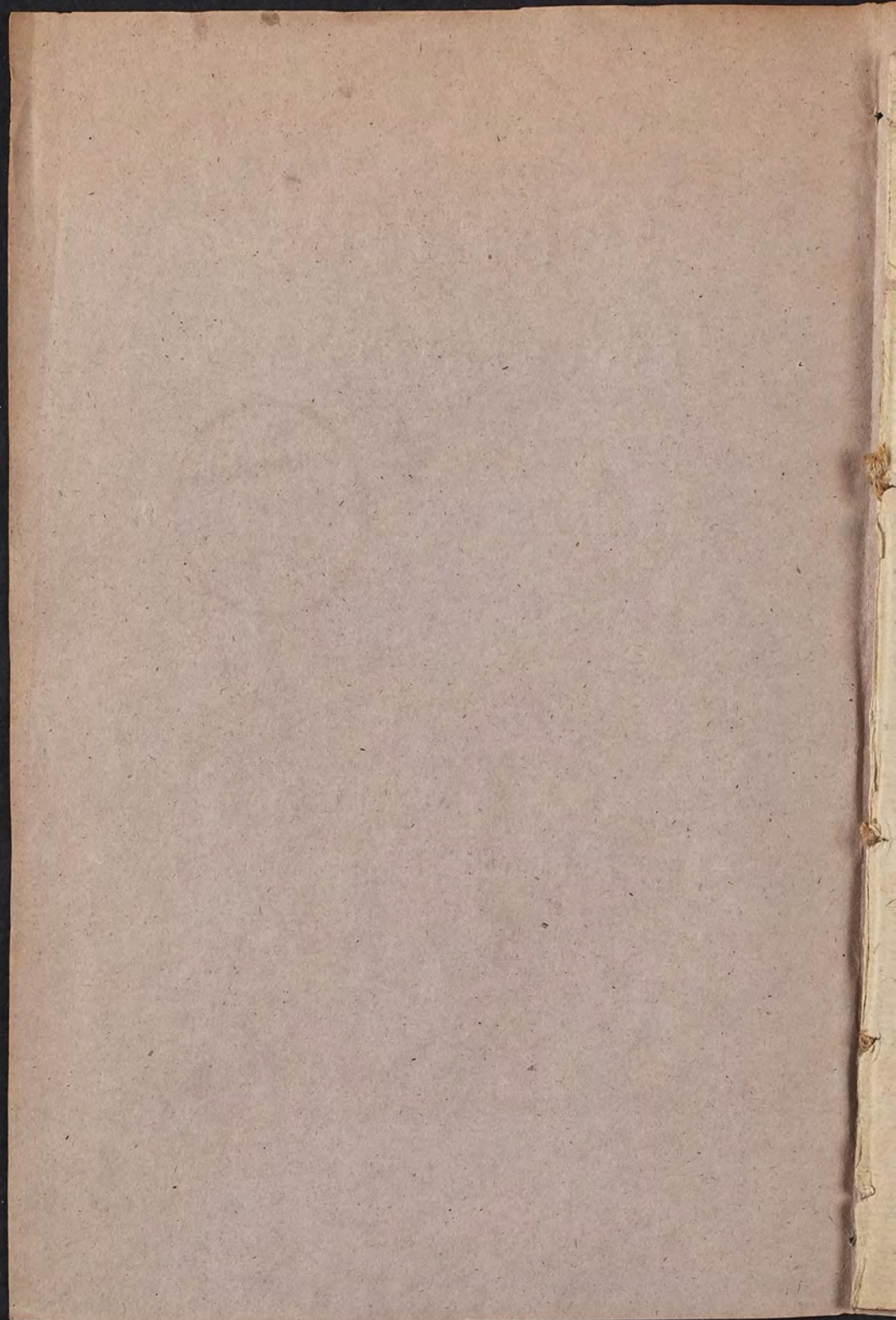
## RÉVOLUTIONNAIRES.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

OU









LE SOURD  
DU PALAIS-ROYAL,  
OU  
ANECDOTE SINGULIERE

*Arrivée dans les derniers troubles de Paris.*

---

NUMÉRO PREMIER.

---

LE S O U R D

D U T A L I S T O K A L

ou

ANECDOTE SINGULIERE

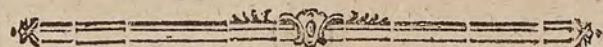
Arrivée dans le Séminaire des Frères de Paris

---

NUMERO PREMIER

---





LE SOURD  
DU PALAIS-ROYAL,  
O U  
ANECDOTE SINGULIERE

*Arrivée dans les derniers troubles de Paris.*

---

NUMÉRO PREMIER.

---

PARIS ne manquera pas d'écrivains qui s'empres-  
seront de recueillir les événemens tragiques  
qui viennent de se passer dans ces murs. Je leur  
en laisse le soin pour me charger d'un emploi  
plus agréable, & raconter une histoire comique  
arrivée dans le tems même que nos citoyens  
gémiffans trembloient pour leur fortune & leur  
vie. Tel a été presque toujours le sort des choses  
humaines, le plaisant & le terrible se mêlent  
souvent. Il n'est point de réjouissance qui ne  
coûte des larmes à quelques citoyens; comme  
on a peu vu de guerres civiles qui n'aient  
fourni des scènes de comédie.

En publiant celle ci , je dois dire qu'elle est mon intention ; je voudrois ramener parmi les François la gaîté qu'ils ont perdue. Pour peu que cette anecdote les fasse sourire , peut-être servira-t-elle à les rappeler à leur naturel : c'est ainsi qu'un malade , dans sa convalescence , recouvre l'appétit en mangeant. Si l'on dit que le sérieux doit uniquement présider aux affaires importantes dont la nation est occupée , & devenir l'esprit général , je répondrai que nos peres , au milieu des alarmes de la guerre , conservoient leur caractère aimable ; ils rioient en présence de l'ennemi & de la mort. Exécutons des plans de politique comme ils favoient combattre ; soyons François en tout , & que l'on dise un jour de nous : Ils ont fait des loix , ils se sont créé une patrie aussi gaîment qu'ils prenoient des villes & qu'ils gagnoient des batailles.

Le 17 du mois de juillet , le jour de la fameuse entrée de Louis XVI dans Paris , comme je venois de voir ce prince passer dans la rue Saint-Honoré , j'ai rencontré au Palais-Royal un homme dont les yeux étoient effarés , qui frappoit du pied contre terre & qui se mordoit les doigts avec colere. Je m'approche de lui ; aussi-tôt il me saisit par la main , qu'il me ferra avec tant de force , qu'il ne me fut pas possible



de lui échapper. Monsieur, me dit-il, je ne veux vous faire aucun mal; c'est moi, au contraire, qui vous demande une grace; je vous prie seulement de m'écouter : la faveur est petite; mais si vous me l'accordez, vous m'aurez rendu un service dont je serai reconnaissant toute la vie.

On ne pouvoit à moins de frais obliger un homme : j'acquiesce à ses desirs, & je lui donne audience.

Je suis, me dit-il, le fils d'un pauvre paysan bas-normand; j'avois un cousin-germain qui devint secrétaire d'un fermier général, & qui, dans ce noble métier, fit une fortune considérable : heureusement pour moi, il mourut d'une indigestion le jour que j'allois mourir de faim. J'étois son héritier; il me laissa de grands biens : & rien n'eût manqué à mon bonheur, si le diable, qui a juré qu'aucun homme ne seroit parfaitement heureux sur la terre, ne m'eût envoyé sur les deux oreilles une fluxion qui m'a rendu sourd au point que je n'entends pas le bruit du canon. Dans cette situation, j'éprouvai combien les oreilles étoient nécessaires aux plaisirs : non-seulement je fus obligé de renoncer à ceux de la conversation & des spectacles, mais les jouissances les plus douces avoient perdu

pour moi tout leur prix. Le plaisir de la table sans le babil, qui prolonge les repas & les assaisonne, passe si vite ! L'amour lui-même n'a que la durée d'un éclair, lorsqu'on n'a rien à se dire, & que tout se borne aux travaux de Vénus. Dans tous les genres d'appétit, celui de l'argent excepté, la faim est bientôt rassasiée. Si mon pere m'eût appris à lire, je me serois consolé avec les livres : cette société-là est bonne, dit-on, quand on fait la choisir. Je fus donc réduit au triste plaisir de la promenade. Je m'établiss au Palais-Royal ; là, je passois mes jours à considérer les poupées qui venoient sur deux files opposées de chaises, & qui, commençant par s'examiner avec des yeux très-sévères & se sourire malignement, finissoient toujours par bâiller de part & d'autre. Un jour que je me rendois à ma promenade ordinaire, je fus bien étonné de la trouver remplie de gens de tout état, qui, sans garder aucun ordre, formoient d'espace en espace des groupes très-ferrés ; ils se parloient avec feu, sur-tout avec liberté ; je le jugeai à la franchise de leurs gestes : leurs figures étoient animées, & je vis pour la première fois, dans un lieu public, des physionomies sur des visages. Ce changement de scene me plut, & m'auroit amusé davantage, si j'avois



su quelle cause l'avoit produit ; car rien n'est égal à la curiosité d'un sourd : n'étant point distrait par le bruit, il donne toute son attention à l'objet qu'il examine ; moins il peut le comprendre , plus il s'attache à le pénétrer : en un mot , il voudroit ou ne rien voir , ou tout expliquer. On diroit que la nature ne lui a laissé les yeux que pour le tourmenter. Voilà ce que j'éprouvai.

Je priai plusieurs personnes de m'instruire de la cause de ces attroupemens ; ce qui me sembloit facile , à l'aide de quelques signes. Les uns, prenant le journal de Paris, mettoient le doigt sur la lettre des payeurs de la ville ; les autres me montroient une bourse vuide. Je compris qu'il étoit question d'argent. Eh bien , leur disois-je , ce n'est pas un bon moyen pour s'en procurer , que de se rassembler ici pour jaser. Mon grenier , a dit la fourmi , ne se remplit point à babiller. J'attendois que de nouveaux événemens m'expliquassent plus clairement cette énigme , lorsque je vis tout-à-coup la consternation se peindre sur tous les visages , si j'excepte certains quidams qui marchotent avec fierté , & qui sembloient insulter à la douleur publique. Ce fut pour moi un grand sujet de réflexion. Je pensai que l'argent avoit tout-à-

fait manqué, & que ceux qui rayonnoient de joie, l'avoient tout doucement attiré dans leurs poches. Cette interprétation, qui me parut bonne, me tranquillisa; mais ce ne fut pas pour long-tems. Bientôt après succede à cette confection une joie universelle; on illumine ma promenade; on y jette un grand nombre de fusées: c'étoit un feu continuel. Je ne pouvois pas croire que l'argent fût revenu si vite. Quand on auroit découvert une mine d'or, il faut du tems pour l'exploiter, & ces gens-ci se réjouiroient trop vite. J'imaginai qu'on avoit découvert un grand trésor; je fis part de ma remarque à plusieurs personnes, qui m'applaudirent comme si j'avois dit un bon mot: cette approbation me fit croire que je ne m'étois pas trompé. Je rendis grâces au ciel du bonheur de la France; ce que j'aurois fait encore avec plus de joie, si j'avois su quel étoit ce trésor.

Je n'étois pas trop mécontent de moi, & je commençois à dire qu'avec de l'esprit on pouvoit se passer d'oreilles. Je ne tins pas long-tems ce langage; quelques jours après je fus forcé de convenir qu'il est des événemens que toute la pénétration humaine ne sauroit expliquer sans le secours de l'ouïe. Par exemple, je n'ai jamais compris pourquoi on avoit amené des gardes



françoises au Palais-Royal , pourquoi on les avoit enfermés au premier , dans un très-bel appartement , & pourquoi un peuple immense restoit assemblé sous leurs fenêtres. Je ne trouvois rien de plus insensé que cette conduite. Si l'on veut fêter ces soldats , je disois , pourquoi les tenir renfermés ? Si l'on veut les emprisonner , est-il raisonnable de leur donner un appartement de petite-maîtresse ? Tout le monde fera des sottises pour être hébergé de cette maniere-là. Il n'étoit pas possible de mieux raisonner : cependant on rioit de mes propos , & ces rires me mettoient en colere.

Je conclus néanmoins qu'il se passoit au milieu de Paris quelque chose d'extraordinaire. Ma curiosité en redoubla. Au lieu d'aller au Palais-Royal vers les quatre heures du soir , j'y venois dès le matin , & je n'en sortois plus , dans l'espérance de me procurer des éclaircissemens. Ce fut le contraire qui arriva. J'étois comme transporté dans un monde nouveau ; chaque heure amenoit des scenes qui détruisoient les conjectures de l'heure précédente. Imaginez un enfant qui veut apprendre une langue dont l'alphabet seroit composé d'un nombre infini de lettres qui seroient tous les jours variées , tel étoit mon sort. Je regrettai l'ancienne uniformité qui ré-

gnoit dans ma promenade : quoiqu'elle fût ennuyeuse, j'avois au moins le plaisir d'expliquer facilement tout ce qui arrivoit devant mes yeux. Si je voyois un homme & une femme qui marchaient éloignés l'un de l'autre d'un grand pas, je disois : ces gens-là sont mariés ; mais s'ils se donnoient le bras en se tenant étroitement ferrés, s'ils parloient avec feu & d'un air mystérieux, je disois : voilà deux amans, & je les suivois long-tems. Ne pouvant plus être heureux, j'aimois à jouir du bonheur d'autrui.

Le 13 juillet fut un jour mémorable pour moi ; je me flattai d'avoir deviné une partie des mystères que je cherchois à comprendre. Je vis beaucoup de personnes qui avoient mis des cocardes vertes sur leurs chapeaux : ce fut un trait de lumière qui m'éclaira ; je ne doutai plus que Paris étoit divisé par une double faction, & qu'une des deux avoit arboré ce signe pour se reconnoître : ce qui me fut confirmé par tous ceux que j'interrogeai. Je ne puis vous exprimer quelle fut ma joie ; quand on m'auroit ôté de dessus la poitrine un poids de cent livres, je n'aurois pas été plus soulagé : je respirois avec plaisir. Cependant je suis bon citoyen. Dans toute autre circonstance, les malheurs de ma patrie m'eussent affligé ; mais les facultés



de l'ame sont bornées ; je ne pus alors que sentir le plaisir d'être délivré de mes inquiétudes , tant elles avoient été cruelles. Je dormis cette nuit-là profondément ; je me levai le lendemain plus tard qu'à l'ordinaire : & comme je n'étois plus poussé par l'aiguillon de la curiosité , je restai toute la matinée chez moi. Je dinai tranquillement , & je ne me rendis que vers les quatre heures du soir au Palais-Royal, comptant bien que j'allois revoir les cocardes vertes. Non , je ne pourrai jamais vous peindre la surprise que j'éprouvai ; non-seulement elles avoient toutes disparu , mais tout le monde , sans exception , portoit de nouvelles cocardes , mêlées de rouge , de blanc & de bleu. Les soldats & les abbés en portoient , les médecins & les bouchers , les capucins & les chiens barbets. Pour cette fois , je pensai que les Parisiens étoient devenus fous : c'étoit un vertige qu'il n'étoit pas possible d'expliquer autrement. La tête leur tourne , me disois-je ; c'est dommage , car c'est un bon peuple. Telle fut ma première réflexion : bientôt je changeai de pensée ; je dis en moi-même , la paix est sans doute signée entre les deux partis : c'est une marque d'union que cette uniformité dans les cocardes. Comme j'allois m'en informer , des troupes armées entrèrent

au Palais-Royal : cet appareil ne ressembloit point à celui de la paix. Voilà mes idées encore une fois renversées. Je perdois patience. Qu'est-ce donc qui se passe au milieu de ce peuple ! m'écriai-je. Enfin je conjecturai que nous avions peut-être la guerre avec nos voisins, qu'ils s'étoient approchés de Paris, & que nous étions assiégés. Je le demandai ; les uns me répondoient oui, les autres non. Je voulus voir la chose par moi-même. Je prends une voiture, & je me fais conduire à Notre-Dame. Tout sur la route me confirma dans ma pensée. La belle jeunesse parisienne étoit armée ; le courage brilloit dans ses yeux, & je reconnus les François à cette ardeur. Je ne vous dirai point que ces nouvelles troupes me choquerent par quelques disparates qui dans tout autre tems m'eussent fait rire ; car, sans parler de la bigarrure des habits, il étoit plaisant de voir sous les armes des queues & des bourses, des caracouas & des perruques rondes ; des grands hommes de cinq pieds six pouces, qui tenoient de petites épées rouillées comme on porte un petit cierge, tandis qu'au bas de leurs coudes marchaient des bamboches de quatre pieds & demi, dont les épaules plioient sous de longues arquebuses.

J'arrive à l'église de Notre-Dame, je monte



sur la tour , & j'examine avec une bonne lunette tous les environs de Paris. Je ne vis pas une seule troupe ennemie aux pieds de ses remparts. Tous les soldats que j'aperçus portoient les livrées de la France. Je pensai briser de colere mon télescope , & je m'en retournois chez moi , en rêvant au malheur d'être sourd au milieu d'une ville qui étoit sortie de sa routine , lorsque je fus arrêté par une grande multitude qui suivoit des têtes sanglantes que l'on portoit au bout d'une pique. Si ce spectacle me fit horreur , il mit le comble à mes inquiétudes : j'étois si agité , que je ne pouvois plus rester en place. Enfin je pris la ferme résolution de ne plus me mêler des affaires d'ici-bas. Que Paris se batte ou qu'il reste en paix , qu'il fasse du jour la nuit , & de la nuit le jour , qu'il bouleverse tout à son gré , je lui en donne la permission. Je reste chez moi.

A peine j'étois rentré dans ma maison , il étoit 8 heures du soir : je vois tout-à-coup mes domestiques troublés , l'alarme étoit aussi chez mes voisins ; des pieces de canon passent devant ma porte : à l'effroi répandu par-tout je crois que Paris étoit sur le point de périr , & je partage , malgré moi , la terreur commune. Je soupe à la hâte : à peine levé de table , je cours à ma fenêtre pour voir si

l'alarme continuoit. Tout étoit encore changé. Il n'étoit plus question que de réjouissance : ma rue étoit illuminée avec des lampions. Je vous demande, Monsieur, si ce spectacle n'étoit pas capable de remuer la bile de l'homme le plus pacifique. Comment se peut-il faire que dans un instant les affaires changent ainsi du blanc au noir. Quand tous les diables seroient sortis des enfers pour mettre mon esprit à la gêne, s'y prendroient-ils mieux. Les jours suivans autre folie ; on a promené sur un char triomphal un soldat des gardes-françoises ceint d'une couronne de fleurs. Aujourd'hui, comme je gaignois les tuileries par la rue Saint-Honoré, pour éviter le palais-royal, qui ne m'offre plus que des sujets d'inquiétude, je viens d'être arrêté par l'entrée du roi, qui s'est faite avec une forme toute nouvelle & un cérémonial dont je n'ai pas encore vu d'exemple. Je ne sais plus où me réfugier pour être tranquille. Les événemens viennent me chercher par-tout, dans les promenades, dans les rues, jusques dans ma maison ; il faut malgré moi que je sois curieux. Je vous prie, Monsieur, d'avoir pitié de moi & de chercher quelque moyen de m'instruire de ce qui se passe ; en vérité, on a bien tort de mettre en question si le sourd est plus heureux



que l'aveugle. Je suis cent fois plus misérable que lui. Oui , que l'on me donne tout à-l'heure une bonne oreille , & je donnerai en échange mes deux yeux.

Tel fut le discours que cet homme m'adressa : j'étois fort embarrassé pour lui répondre : je gardai quelque tems le silence. Enfin il me vint une idée dont j'espérai quelque succès ; on commençoit à démolir la Bastille ; je lui dis de me suivre. Je le conduis aux pieds de ce monument , & lui montrant les maçons qui se hâtoient d'en arracher les pierres , je lui fais entendre que si la destruction de cette fameuse prison ne lui donnoit pas le mot de l'énigme , il devoit renoncer à la deviner. Il est impossible de peindre sa surprise à la vue de cette démolition ; jamais un sourd n'avoit ouvert des yeux plus grands que les siens ; sa bouche étoit entr'ouverte , il étoit comme immobile. Revenu de sa première surprise , il me dit naïvement : est-ce la Bastille qui est devant mes yeux ? Il n'étoit pas bien sûr de la voir. Oui , c'est elle reprit-il , & de plus , je commence à lire dans tous les événemens. Les François combattent peut-être dans ce moment pour leur liberté ; les cocardes uniformes étoient le signe de l'union & de la fraternité ; les bourgeois qui se sont

armés sont les défenseurs de la patrie ; le soldat des gardes-françoises que j'ai vu couronné étoit le vainqueur de la Bastille ; les coupables dont on a promené les têtes trahissoient la cause commune. Ai-je deviné, ajouta-t-il avec une voix tremblante ? Il craignoit encore de se tromper. Quand je l'eus rassuré sur sa défiance, il m'embrassa de joie , & me serrant contre sa poitrine : Je viendrai , me dit-il , tous les jours aux pieds de la Bastille , jusqu'à ce qu'elle soit démolie ; ce sera ma promenade unique. Ensuite il me pria de vouloir bien lui continuer mes instructions. Ce succès, ajouta-t-il , doit vous encourager. Mais je ne lui promis rien. Il est trop difficile de parler à des sourds , & l'on ne démolit pas tous les jours des Bastilles.

F I N.



